Maurice Zundel Extraits

Narcisse – Dieu Trinité

Vous connaissez cette admirable légende proposée par la mythologie gréco-romaine : Le mythe de Narcisse. Ce beau jeune homme épris de sa beauté qui en cherche partout l'image sur les bronzes qui peuvent refléter et sur les nappes d’eau où il peut retrouver sa beauté. Or un jour il passe près d'un étang, et il voit ce visage adoré qui est le sien propre et pour le joindre, il se précipite dans l'étang où il périt. Sur son corps pousse des narcisses.

Cette légende nous montre que déjà l’antiquité gréco-romaine avait compris la stérilité d'un amour qui revient à soi, la stérilité d’un égoïsme qui s’idolâtre.

Et justement pour faire surgir en nous une liberté totale à l'égard de cet égoïsme mortel le Christ nous a révélé la Trinité divine. La Trinité divine, c’est le grand joyau de l'Evangile c’est le grand secret d'amour, c’est la découverte la plus merveilleuse.

En effet comme Dieu est unique nous étions tentés de penser qu’il était solitaire, qu’il passait son éternité, si l'on peut dire, à se regarder lui-même, à se louer, à s’admirer et à exiger de ses créatures qu’elles le louent et l'admirent. Dieu devenait, dans cette perspective, un cauchemar. Il devenait le Narcisse à l’échelle infinie. Il devenait un égoïsme qui s’idolâtre Lui-même ; et voilà que la Révélation de la Trinité dissipe à jamais ce cauchemar en mous apprenant que la vie de Dieu, est une communion d’amour que Dieu n’a de prise que sur sont être, qu’en le communiquant, que Dieu ne se regarde jamais, car son regard, c’est une Personne, c’est le Père qui regarde le Fils, c’est le Fils qui regarde le Père.

Et comme son amour ne se replie jamais sur soi, c’est cette aspiration du Père et du Fils vers le Saint-Esprit, qui respire à son tour de tout son être vers le Père et le Fils, en sorte que notre Dieu, le vrai vivant et éternel, est un Dieu qui se désapproprie de Lui-même, un Dieu qui ne se possède pas, un Dieu qui ne se contemple pas, un Dieu pauvre comme saint François l’a si profondément deviné et exprimé.

C’est ce Dieu-là qui est notre Dieu non pas un dieu qui nous surplombe, qui nous domine, qui nous écrase, qui nous punit, mais une Dieu qui se donne, qui est Dieu parce qu’il se donne éternellement et dont le mystère créateur réside précisément dans ce don.

C’est parce que l’amour déborde en Dieu, qu’il suscite les créateurs (créatures), qu’il nous fait naître à l’existence pour nous communiquer ce qu’il est, pour que nous devenions comme lui, transparents à sa lumière, pour que nous devenions comme lui une pure respiration d’amour.

Dieu Pauvre

Mais ce n’est que très tard finalement que j’ai compris, que j'ai commencé à comprendre que justement da Vérité est une personne, que Dieu est Esprit et que Dieu est Pauvreté. Ce n’est que très tard que j’ai eu, et d’une manière vitale, vivant, expérimentale et personnelle, ce contact avec le Dieu pauvre et c’est chaque jour à recommencer, cette rencontre avec la Pauvreté de Dieu – je ne dis pas la notion de Dieu pauvre : depuis très, très longtemps, depuis que j’ai écrit Le Poème de la Sainte Liturgie, la notion de la pauvreté de Dieu, je l’avais dans l’esprit, mais non pas dans le cœur, mais non pas dans la vie. Et ce n’est que très, très imparfaitement que je l’ai dans le cœur et dans la vie.

Le signe de la croix et le mal

Et que veut dire le signe de la Croix, sinon que Dieu meurt, que Dieu meurt d’amour, qu’Il meurt d’amour pour ceux-là même qui refusent de l’aimer. Que veut dire la cathédrale sur la ville ? Que veut dire la Croix inscrite dans la cathédrale, sinon justement que, au fond de toute réalité, derrière toutes les catastrophes, il y a l’amour ; et davantage, que dans le mal Dieu a mal ! Dieu à mal dans le mal. C’est là la réponse chrétienne à ces interrogations que tant de philosophes se sont posées, que des écrivains russes de la seconde moitié du 19e s, en particulier, se sont posées avec tant d’angoisse et parfois tant de désespoir ! C’est là la réponse à ce problème qui a dominé toute l’existence et toute la pensée de Camus : « Pourquoi Le mal ? Comment le mal ?» Et il ne s’en tirait Camus qu’en se disant : mais c’est qu’il n’y a personne, alors il n’y pas de réponse au mal, tout ce que nous pouvons faire c’est de le rendre moins intolérable, c’est d’y porter remède dans la mesure de nos moyens ».

La réponse chrétienne va plus loin : la réponse chrétienne, c’est précisément d'abord de montrer que le mal est infini, qu’il peut être infini, et qu’en effet, la plainte d’Yvan Karamazov - dans le grand roman de Dostoïevski - est fondée ; que le mal a parfois de telles proportions qu’il est absolument intolérable et que pour le comprendre, il faut lui donner des dimensions proprement divines.

Et c’est cela que veut dire la Croix : le mal peut avoir des proportions divines. Le mal est finalement le mal de Dieu : dans le mal c’est Dieu qui a mal. Et c’est pourquoi le mal est si terrible ; mais si c’est Dieu

Qui a mal dans le mal, au cœur du mal, il y a donc cet amour qui ne cessera jamais de nous accompagner et de partager notre sort ; davantage il sera frappé avant nous, en nous et pour nous.

Comment cela est-il possible ? Mais cela est possible, cela apparaît possible immédiatement, dès qu’on se souvient de l’amour des mères : une mère humaine est capable de cette identification ; une mère humaine peut souffrir dans son enfant, plus que son enfant et pour son enfant. Une mère en pleine santé peut vivre la maladie, peut vivre l’agonie de son enfant plus douloureusement que lui-même, en raison même de cette identification d’amour, dont son amour est capable !

Comment voulez-vous que l’amour de Dieu soit moins maternel que l’amour d’une mère ? Tout l’amour des mères, y compris l’amour de la Sainte Vierge elle-même, n’est qu’une goutte dans cet de la tendresse maternelle de Dieu.

C’est pourquoi aucun être n’est frappé sans que Dieu le soit, en Lui, avant Lui, plus que Lui et pour Lui !

Mais si le mal a cette dimension, alors il y a donc une blessure divine sur laquelle il faut nous pencher, une blessure divine qui ne cesse de solliciter notre générosité ! Voyez-vous tout le christianisme, toute la Révélation depuis la Genèse c’est le cri de l’innocence de Dieu.

Dieu ne veut pas le mal, Dieu en est la première victime ! Et s’il y du mal, c’est dans la mesure où son amour n’est pas reçu, c’est dans la mesure où son amour est méconnu et refusé, car le mande – dans son harmonie et dans sa beauté – ne peut se constituer que dans ce dialogue d’amour où Dieu s’échange avec nous et nous avec Lui.

Quand il n’y a plus d’amour, il n’y a plus de création ; ou tout au moins la création avorte et devient un échec. Comme c’est toujours le cas lorsque l’existence – comme dans un foyer – est construite sur l’amour : dès que le dialogue s’interrompt, dès que l’amour fléchit, c’est la maison qui s’écroule.

La retraite au Vatican en 1972

Au terme de la retraite le pape Paul VI s'adresse aux cardinaux. Ses mots sont comme une conclusion de la pensée et la vie de Maurice Zundel, qui n’a eu cesse de dévoiler toute la profondeur des êtres et des choses :

« Et nous saluons et remercions le cher abbé Maurice Zundel, aussi bien pour ce qu’il nous a déjà donné à nous-mêmes, qui avons eu le bonheur de le connaitre, il y a bien des années.

et d'écouter certaines des paroles de son Évangile intérieur. Nous venons de suivre ainsi, avec le même intérêt, toutes ses méditations si spirituelles, si profondes et en même temps, si près de nous, si proches de notre expérience. Et nous nous interrogeons : que devons-nous retenir de ces exercices spirituels auxquels nous nous sommes appliqués ces jours-ci ? Nous en trouvons la synthèse dans les dernières paroles qu’il nous à adressées, ce qui nous permettra de nous en souvenir, et nous serons heureux de pouvoir ainsi graver dans notre âme, quelques expressions que peut nous donner le fil conducteur de cette longue méditation.

Mais, plutôt que le ressort d’une dialectique ou d’une méditation discursive, il me semble que nous ayons été invités à découvrir une méthode et à imprimer dans notre âme une attitude : celle de rechercher la profondeur des choses, de faire germer l’intériorité de ce que nous connaissons et vivons à commencer par notre propre personne. Qui sait se définir soi-même ? Le prédicateur nous a répété un principe qui pourrait peut-être nous donner le fils conducteur nous permettant d’explorer cette intériorité. C’est le désir d’être autonome, d’être inviolable, d’être nous-mêmes, d’être des “personnes” et dans l'expérience de cette individualité si jalousement gardée, si rebelle à toute contrainte dans laquelle notre égoïsme nous enferme quand il veut ainsi s'affirmer et avec ce sentiment de limite et de prison, le besoin d’une sortie de soi afin d’arriver à dépasser ce moi propre, et à comprendre comment nous portons en nous l’appel défini par saint Augustin, dans la phrase lapidaire bien connue « Deus intimior intimo meo » Dieu plus intime à moi-même même que Je ne le suis à moi-même. Nous avons besoin de Dieu, nous avons besoin d’être en relation avec le Seigneur. Mais il nous manquait le “Pont”. Or le Christ a été la voie, le Christ a été le modèle, dans lequel nous pouvons trouver, à travers le Père, dans le Père, avec le Père, l'épanouissement infini de notre être, et en même temps la richesse inépuisable du don qu’Il nous fait, quand nous acceptons d'entrer en communication avec sa bonté et sa grâce, et de vivre le mystère qu’Il nous offre par la communion de notre pauvre petite existence avec la sienne infinie et glorieuse.

Et ces échanges aboutissent à la joie. Nous avons trouvé, je ne sais si vous avez fait la même observation, nous avons trouvé, grâce à cette méthode, la possibilité d’explorer les paroles elles-mêmes. Et de là, cette aptitude à voir la transparence des choses et des évènements, à voir l’au-delà de cet écran qui pour ceux qui sont superficiels et hâtifs, devient opaque et pour ceux qui, au contraire, suivent l’école à laquelle nous étions ces jours-ci, devient translucide et rempli de beauté, de tant de pensées et de Joies qui remplissent notre vie et notre vocation. » (Paul VI)

En conclusion de la retraite au Vatican, par ces mots c’est comme un ultime message que nous transmet l’abbé Zundel :

La révolution qui doit changer le monde commence par soi-même. On ne peut en effet rien libérer si l’on ne se libère pas de soi. Mais c’est naturellement le témoignage de notre vie qui importe le plus pour accréditer un message qui doit, pour être efficace, toucher ce qu’il y a de plus intime en l’homme, comme une invitation nuptiale qui l’appelle à la joie. Si le Christ n’était pas notre joie, comment pourrions-nous convaincre les autres qu’il peut devenir la leur ?

(Quel homme et quel Dieu)

Ce que nous avons appris de faux : éviter le mal plutôt que la joie de vivre en et avec Dieu

Beaucoup d’hommes ont appris dans leur enfance à éviter le mal plus qu’à faire le bien, à craindre les châtiments plus qu’à se donner à l’amour d’un Père. On leur a parlé de la mort, des dangers de la vie ; on leur a si peu parlée de la joie de vivre et de la gloire d’être avec Dieu un seul principe pour la naissance d’un monde nouveau. On leur a signalé les précipices où chaque pas risquait de les entraîner. On ne leur a pas montré les cimes qui les appelaient au-dessus des vallées envahies d’ombre, comme les reposoir su Soleil (L’Evangile intérieur)